

## Québec français



# Dans la lumière du langage Entrevue avec Jean-Noël Pontbriand

Évelyne Tran

---

Number 117, Spring 2000

L'écriture créative

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56092ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Tran, É. (2000). Dans la lumière du langage : entrevue avec Jean-Noël Pontbriand. *Québec français*, (117), 40–42.

Entrevue avec Jean-Noël Pontbriand\*  
Propos recueillis par Évelyne Tran

## Dans la lumière du langage

**ÉVELYNE TRAN :** Dans votre livre « *L'écriture comme expérience* »<sup>1</sup>, vous affirmez que la création littéraire est une partie importante de l'enseignement du français et de la littérature. Pourquoi donc est-il si important d'initier les élèves et les étudiants à la pratique de la création littéraire alors que la plupart des professeurs se plaignent de la pauvreté du vocabulaire, de la syntaxe et de la grammaire de leurs étudiants et de leurs élèves ?

**JEAN-NOËL PONTBRIAND :** Je sais que, très souvent, les personnes qui s'intéressent à la question de l'enseignement de la langue sont convaincues qu'il n'existe pas de relation de cause à effet, entre le développement de l'expression par et dans la création littéraire et l'acquisition du vocabulaire ainsi que d'une bonne connaissance des règles de grammaire.

Pour ressentir la différence qui existe entre ces deux approches, l'une plus linguistique et l'autre plus artistique, donc plus expressive, il faut se souvenir que la langue est, d'abord et avant tout, une façon d'être au monde. Bien plus qu'un code, dont on se sert pour se mouvoir aisément dans le monde des relations humaines (au sens le plus restrictif de rapport externe de commodité, de force, d'attraction, etc.), chaque langue est à l'origine d'une façon spécifique d'entrer en relation avec le réel et avec soi-même. Ainsi, les francophones ont un rapport au monde et à eux-mêmes tout à fait différent de celui qui caractérise les anglophones. Et ce rapport particulier engendre une syntaxe particulière, de même qu'un vocabulaire spécifique, lesquels remontent à l'origine de la conscience elle-même, bien qu'ils aient évolué et évoluent encore dans leur expression. Et c'est la qualité de ce rapport qui rend une culture vivante ou pas dans le monde qui leur est propre. Ce rapport au monde qui est, comme je viens de le dire, une façon d'être et de vivre, nous est d'abord donné par imitation. Nous apprenons de ceux qui nous entourent. Nous sommes alors amenés à voir, à sentir, à entendre le monde d'une certaine façon et à entretenir, avec lui, des relations vécues sur un certain mode particulier : le mode francophone.

*C'est, bien sûr, dans sa famille que l'enfant apprend à parler, mais rapidement ne doit-il pas dépasser, entre autres, le stade des échanges langagiers familiaux pour accéder à des connaissances plus abstraites, des connaissances grammaticales ?*

En fait, nous apprenons notre grammaire (que l'on pourrait appeler, comme le fait Jacques Brault, une grammaire du cœur) sans savoir que nous l'apprenons. Nous imitons spontanément et nécessairement les personnes qui nous entourent, principalement et nécessairement nos parents, afin, tout d'abord, de pouvoir communiquer avec eux, puis ultimement, de nous exprimer. Nous créons alors notre façon particulière de vivre notre enracinement dans la langue et dans la culture qui la sous-tend et la nourrit, tout autant qu'elle est nourrie par elle. L'enfant développe ainsi une certaine structure d'expression. Son vocabulaire s'enrichit, son champ d'exploration s'approfondit, à condition que le milieu dans lequel il évolue soit suffisamment organisé pour lui servir de modèle et de stimulant. Un enfant laissé à lui-même ne parvient pas à l'expression originale.

Le langage, y compris la grammaire, nous est ainsi transmis par osmose grâce à notre entourage et non imposé à coup de préceptes et de défenses multiples. L'expression est d'abord acquise par imitation puis approfondie par création. Quand je dis « expression », j'entends surtout les façons particulières à une langue et à une culture de se développer en marquant le monde et les personnes qui se situent dans son aire de manifestation.

*Je partage entièrement votre point de vue quant à l'importance du milieu familial dans le développement de l'expression chez l'enfant. Cependant, je voudrais tout de même formuler cette restriction que vous avez vous-même perçue : tous les milieux familiaux ne sont pas aptes également à créer cet environnement propice dont vous affirmez la nécessité.*

J'en conviens. Lorsque l'enfant quitte la maison pour poursuivre, à l'école, un cheminement déjà plus ou moins amorcé dans son milieu familial, il devrait trouver, dans

0 9 8 7  
Quand je dis « expression », j'entends surtout les façons particulières à une langue et à une culture de se développer en marquant le monde et les personnes qui se situent dans son aire de manifestation.

ce milieu scolaire, une façon de procéder qui respecte les lois fondamentales de l'apprentissage et de l'approfondissement de la langue et de la culture. Or, ce n'est pas ce qui l'attend, sauf peut-être dans les premières années du primaire. L'école procède, encore trop souvent, pour l'enseignement de la langue, de la même façon qu'elle le fait pour l'enseignement des sciences : mémorisation des lois à suivre et application pratique de ces lois dans des exercices décontextualisés. Avec le résultat que l'apprentissage de la langue devient une mémorisation de lois et de techniques au lieu de favoriser l'approfondissement d'un certain rapport au monde et à soi-même. Non seulement cette façon de procéder est loin de combler la carence de stimulation qui sévit dans certains milieux familiaux, mais encore, elle engendre, chez beaucoup de jeunes, un désintéret vis-à-vis de leur langue maternelle. Alors que l'apprentissage du langage devrait être un lieu d'émerveillement et de connaissance intuitive de la langue et de la conscience du monde. Cette connaissance est rendue possible parce que l'élève et l'étudiant avancent encore plus loin dans le rapport qui leur permet de s'approprier leur monde en même temps que leur propre existence.

*Il est vrai que, d'une part, un enseignement trop systématique de la langue nuit à la créativité et que, d'autre part, l'importance accordée au respect du code suscite beaucoup de découragement chez les jeunes. Cependant, les objectifs d'apprentissage de la langue maternelle en milieu scolaire visent non seulement la langue orale, mais aussi la langue écrite. Les élèves doivent connaître les différentes règles syntaxiques, sémantiques et lexicographiques qui régissent la langue et être capables d'utiliser ces outils pour organiser leurs connaissances et pour exprimer leur pensée avec clarté et précision. Vous conviendrez comme moi que les professeurs se doivent d'exiger une certaine rigueur afin que les élèves et les étudiants parviennent à se situer efficacement dans l'aire de la communication.*

Je pense que nous touchons le nœud du problème de l'enseignement de la langue. Et il n'est pas très facile d'y voir vraiment clair parce que les différentes « écoles de pensée » qui président à la mise sur pied de la pédagogie de la langue ont toutes, de leur point de vue, entièrement raison. Entendons qu'elles peuvent toutes, rationnellement, justifier la méthode d'enseignement qu'elles préconisent parce que la raison est ainsi faite qu'avec un peu d'huile de méninges elle peut prouver n'importe quoi et son contraire. Il suffit d'y mettre le temps et de savoir manier les syllogismes dont la vérité est plus souvent basée sur l'apparence que sur la réalité profonde.

Chose certaine, l'enseignement qui est privilégié à l'heure actuelle, et ce, depuis fort longtemps, ne tient pas compte de la dimension créatrice de l'expression. Le mot expression lui-même est d'ailleurs jugé suspect par la plupart des professeurs « sérieux ».

Il est également évident que cette façon de procéder n'aide pas les étudiants à s'approprier leur langue et leur culture, ni ne les aide à persévérer dans un apprentissage dont ils ne voient pas l'utilité concrète par rapport à la pratique de la profession ou du métier dans lequel ils espèrent gagner leur vie. De telle sorte que nous sommes

toujours devant le même constat auquel nous répondons toujours de la même façon : un peu plus de grammaire et beaucoup plus de linguistique. Sans changer grand-chose à l'affaire, bien entendu. N'y a-t-il pas suffisamment longtemps que le médicament est administré au malade pour que nous puissions conclure à son incapacité à guérir le mal diagnostiqué ?

*Je suppose que vous préconisez plutôt l'ajout d'un volet, jusqu'ici tenu à distance des salles de cours, pour toutes sortes de raisons, le volet « Création ».*

On ne peut rien vous cacher ! Mais j'aimerais bien me faire comprendre. Il ne s'agit pas de réserver, dans l'ensemble du temps consacré à l'apprentissage de la langue, des petits moments plus ludiques durant lesquels nous permettrons aux élèves et aux étudiants de se livrer à certains jeux qui auront pour effet un éclatement des mots et une libération des pulsions tenues à l'écart de nos salles de cours. Il ne s'agit pas tellement d'ajouter un volet « Création » à l'ensemble des volets qui existent déjà, mais de pratiquer une approche tout à fait différente du langage et de l'expression.

Ce qui doit être au centre de l'enseignement du français et de la littérature, c'est le langage. Mais le langage vivant, non le langage figé ou mort comme cela se passe généralement. Le langage figé est déconnecté de l'existence de chacun. Il n'est pas un lieu qu'on habite, mais un outil dont on se sert. Dans la plupart des cas, enseigner la langue, c'est apprendre à manier un outil pour être capable ensuite de l'utiliser efficacement dans diverses situations de communication.

*Pourtant, n'est-ce pas le rôle de la langue et du langage que de permettre la circulation des idées et des valeurs dans une société ?*

Bien entendu, la langue peut être considérée comme un instrument qui, grâce à ses différentes ressources, permet de transmettre des idées ou d'influencer des opinions. Mais il s'agit là d'une vision tronquée de la fonction langagière qui, si elle prend trop de place, risque de court-circuiter l'appropriation du monde et de soi-même par la conscience du sujet parlant. Ce qui équivaut à déraciner le sujet parlant de son existence et par là même de la culture dans laquelle son existence s'enracine. Bien plus, une telle approche de la langue la rend stérile et improductive du strict point de vue de la création d'œuvres susceptibles d'assurer une liaison plus vivifiante de la conscience avec elle-même, avec les autres consciences et avec le monde en général.

*Qu'est-ce qui permet une telle liaison ? N'est-ce pas la capacité que nous avons ou pas de nous exprimer par et dans les mots, capacité qui ne pourra se développer que dans la mesure où chacun se sera approprié ces mots d'une façon plus objective donc plus efficace parce que plus contrôlable ?*

Effectivement, il nous faut nous approprier les mots pour nous exprimer avec tout ce que nous sommes. Mais les mots que nous devons nous approprier sont des mots vi-

Bien plus qu'un code, dont on se sert pour se mouvoir aisément dans le monde des relations humaines, chaque langue est à l'origine d'une façon d'entrer en relation avec le réel et avec soi-même.

vants. C'est donc la langue vivante et non la langue figée qui doit être au cœur de l'enseignement du français et même, pour ne pas dire, surtout de la littérature.

***Vous établissez donc une sorte de relation de cause à effet entre s'appropriier des textes littéraires et approfondir sa connaissance de la syntaxe autant que de la grammaire ?***

En effet. Si l'on veut que les élèves et les étudiants établissent une relation avec la langue vivante, il faut les mettre en contact avec les textes qui sont l'expression de cette vie, de la langue et des mots : le texte littéraire, qui est toujours un texte original, donc toujours vivant. Sans pousser les clarifications dans leurs plus infimes nuances, il est relativement facile de saisir que *Le nez qui voque* de Ducharme, *Kamouraska* d'Anne Hébert, les contes de Jacques Ferron ou les poèmes de Gaston Miron appartiennent à la littérature, alors que la plupart des éditoriaux de journaux, les comptes rendus ou les descriptions scientifiques n'en sont pas. Dans un cas, nous avons affaire à du langage potentiellement vivant et dans l'autre, à du langage définitivement mort.

***Que voulez-vous dire par « du langage potentiellement vivant » ?***

C'est un langage qui contient tout ce qui est nécessaire : des images évocatrices, des sonorités, des rythmes, etc. pour qu'un lecteur puisse se l'approprier et se reconnaître en lui. Peut-être pas du premier coup parce que le langage vivant nous interpelle d'une façon tellement directe que, très souvent, nous refusons de nous laisser prendre aux mots. C'est alors que l'intervention de ce que nous appelons la création littéraire s'avère irremplaçable.

***Pouvez-vous dire ce que vous entendez alors par création et quel rôle joue précisément cette création dans le rapport à la langue ?***

Nous nous approprions le langage et la culture, j'en ai parlé plus haut, d'abord en imitant, je dirais même en copiant le langage de ceux qui nous entourent, sans même nous en rendre compte, en quelque sorte d'une façon spontanée. Il faut, plus tard, passer de cette spontanéité quasi inconsciente à une spontanéité consciente. C'est en demeurant articulé sur cette conscience plus totalisante, qui fait appel à l'ensemble des facultés de la connaissance, y compris les cinq sens, que l'écrivain parvient à créer des textes qui disent d'une façon plus globale et plus sensible un rapport au monde et à lui-même. Rapport qui peut être partagé s'il est recréé par un lecteur. Cette recréation fait appel aux mêmes facultés que celles qui se sont exprimées lors de la création du texte. Le lecteur doit donc s'approprier le texte, en éveillant ces facultés, en se laissant envahir par le texte, afin que ce dernier produise la liaison qu'il a déjà réalisée avec le monde et la conscience.

***Cette démarche est effectivement intéressante, mais pour en revenir à notre propos, en quoi cette démarche de recréation poétique peut-elle s'inscrire dans l'enseignement de la langue ?***

Je viens simplement de justifier, en la fondant, une certaine façon de procéder pour enseigner la langue et la littérature. Si le texte littéraire est, comme je le pense, du langage vivant virtuel, nous ne pouvons nous l'approprier qu'en nous laissant conduire par le texte jusqu'au langage et jusqu'à la conscience qui le sous-tend. La façon la plus facile, mais aussi la plus efficace d'y parvenir, c'est de procéder par imitation. Et ceci, dans le sens le plus littéral qui soit : reproduire à tout le moins la même syntaxe afin de percevoir, d'une façon quasi kinesthésique, le mouvement des phrases et leur organisation par rapport au centre du texte que ce mouvement rend présent en le manifestant. Par exemple, je peux donner à lire, si je m'adresse à des élèves de la fin du secondaire ou à des étudiants du cégep ou de l'université, des extraits de « La Marche à l'amour » de G. Miron. Comme travail d'appropriation du texte qui rendra la lecture créatrice et efficace, je demande aux étudiants de pasticher le texte, le plus servilement possible. Ce faisant, je les oblige à suivre le mouvement profond des phrases (la syntaxe) et à découvrir un certain nombre de mots qu'ils ne connaissent pas (le vocabulaire).

***Quel rapport particulier établissez-vous entre cet exercice et l'apprentissage de la grammaire de la phrase ?***

La grammaire n'est pas, d'abord, un ensemble de règles qu'on doit apprendre pour les appliquer, ensuite, afin de produire l'effet désiré. Parler n'est pas appliquer une technique, c'est accomplir une certaine façon d'être au monde et à soi-même, qui, comme je l'ai dit précédemment, varie d'une langue à l'autre. La grammaire n'est que l'objectivation du mouvement propre d'une langue, celui-là même que l'on s'approprie par l'imitation. De telle sorte qu'on ne peut saisir le bien-fondé de la grammaire que si l'on a déjà éprouvé concrètement et existentiellement ce mouvement par la lecture de textes littéraires enracinés dans le réel concret. C'est donc la lecture, qu'on doit d'abord rendre créatrice, en permettant au lecteur de s'approprier le texte, à un point tel qu'il devienne son texte, le lieu de sa propre expression, la prise en charge de son existence singulière.

Cette démarche d'appropriation de la langue par une lecture créatrice de textes littéraires ainsi que par la pratique de l'expression écrite favorise un enracinement du sujet dans sa langue, dans sa culture et dans sa propre existence.

\* Jean-Noël Pontbriand est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes et professeur au département des littératures, Faculté des lettres, Université Laval.

Note

1. Pontbriand, Jean-Noël, *L'Écriture comme expérience*, Québec, Le loup de gouttière, 1999, 139 p.

0 9 8 7  
Si le texte littéraire est, comme je le pense, du langage vivant virtuel, nous ne pouvons nous l'approprier qu'en nous laissant conduire par le texte jusqu'au langage et jusqu'à la conscience qui le sous-tend.